

SUGARBABIES

«Quand j'ai vu les tarifs, je me suis dit: je me lance»

La prostitution étudiante n'est pas un phénomène nouveau. Pourquoi ces jeunes filles se lancent-elles dans cette activité? Avec quelles conséquences? Enquête.

Nathalie Bamps

«Vous étiez où, en 2015, quand je posais le doigt sur le problème? Vous savez, ce moment où très peu de personnes me prenaient au sérieux...»

Elle est fâchée, Marie Meunier. Elle crie son désappointement sur son mur Facebook cette semaine. Parce que cette étudiante en architecture et design, cela fait une belle paire d'années qu'elle se bat pour que l'on prenne conscience du phénomène de la prostitution étudiante. Et que l'on mette en place des choses pour aider ces jeunes filles. «Je constate tristement la prise de conscience des uns et des autres sur le phénomène du Sugardating. Il aura fallu un reportage choc (celui diffusé il y a une semaine sur RTL-TV, NDLR) et une campagne publicitaire indécente (celle du site RichMeetBeautiful) pour que tant d'intervenant(e)s sortent du bois: On sait que... Le phénomène dure depuis des années, on le sait... C'est scandaleux...»

Devant son Coca-Cola, calée bien droite dans son fauteuil d'un bar du centre de Bruxelles, Marie Meunier nous raconte l'histoire de son combat. Il rappelle furieusement celui de Don Quichotte et ses moulins à vent. Une Don Quichotte rouge, Marie. Il faut le savoir. La jeune fille est conseillère communale socialiste à Mons. Vice-présidente du Mouvement des jeunes socialistes.

Mais surtout, Marie Meunier a été confrontée de très près à la prostitution étudiante. «J'ai vécu en France pendant mes études. Là-bas, le sujet n'est pas tabou. Pas comme chez nous. Je connaissais des filles qui sortaient avec des hommes plus âgés. Elles trouvaient 'chouette' de sortir avec quelqu'un qui leur donnait de l'argent pour s'acheter le dernier sac à main à la mode...»

Un blanc. Un lourd silence. «Le sac à main, les vêtements, les restos...» Jamais de l'argent cash, juste comme ça. Après une pipe. Plus subtil. Des filles «entretenuées». Pour Marie Meunier, ça reste de la prostitution.

A son retour en Belgique, Marie Meunier s'est lancée dans des études d'architecture, à Mons. Très vite, elle a été interpellée par le comportement d'une de ses amies. «Je savais qu'elle n'avait pas les moyens de se payer tout ce qu'elle avait. Je sentais qu'elle avait un revenu 'autre'. Elle ratait les cours, elle était fatiguée, elle avait toujours des trucs le soir.» Marie Meunier a creusé. «Elle a fini par craquer. Et me raconter.»

Car il ne faut pas s'y tromper, la honte mine ces jeunes filles. Le témoignage - écrit en 2015 - de Pauline, étudiante de 20

ans en architecture, est clair. «Je vis cela avec une certaine honte, très peu de mes amis sont au courant, et mes parents ne savent évidemment rien.» Aujourd'hui d'ailleurs, elle comme ses autres amies, ne veulent plus en parler.

«Personne ne souhaite dire qu'il se prostitue, dit Patrick Gillard, président de Sawa, une association bruxelloise qui vient en aide aux prostituées. Elles n'ont pas seulement peur du jugement de la société, mais au fond d'elles-mêmes, elles savent que ce n'est pas ça qu'elles veulent, pour elles, pour leurs enfants...»

Patrick Gillard nous explique que les cas d'étudiantes, il en rencontre peu. Elles ne se tournent pas vers les associations. Ce que confirme Marie Meunier. «Les Sugarbabies ne se voient pas comme des prostituées. Elles n'iront pas. Elles ont trop honte.»

«Je suis fatigué d'entendre dire que c'est normal, qu'elles font un choix, enchaîne Patrick Gillard. C'est un choix par défaut, qui a un impact lourd sur le long terme.» Le président de Sawa se souvient ainsi du cas d'une jeune femme qui est venue le trouver, des années après s'être prostituée durant ses études. «Elle avait énormément de mal à construire une relation stable. C'est un épisode délicat dans une vie. J'en vois rarement qui en sortent indemnes. Certaines y replongent. Beaucoup de prostituées plus âgées l'ont fait aussi lors de leurs études. Quelque chose est resté dans leur tête...»

«Elles trouvaient 'chouette' de sortir avec quelqu'un qui leur donnait de l'argent pour s'acheter le dernier sac à main à la mode...»

Naïveté

Parfois, la jeunesse va aussi de pair avec une certaine naïveté. Comme chez Alice, étudiante en droit de 22 ans. Elle fait partie des amies que Marie Meunier côtoie, et dont elle a récolté le témoignage. La jeune fille a stoppé son activité. Mais elle raconte: «Je me suis posé la question de savoir où j'en serais si j'avais continué. Je n'ai pas la réponse. Cela fait partie de ma construction, et ne m'a pas traumatisée. J'ai malgré tout le sentiment d'avoir grandi trop vite...»

Parmi ses trois amies, Marie Meunier pointe l'une d'entre elle qui n'a pas décroché. «Si les deux premières ont fait cela par besoin financier, Pauline n'avait pas de besoins criants. Elle aimait bien cela», lâche-t-elle. Le témoignage de la jeune fille est d'ailleurs clair: «Mes amies, dont toi Marie,

ont essayé de me faire décrocher totalement de cet engrenage dans lequel je suis tombée. [...] J'ai réussi mon année mais je suis dans le milieu. Je ne voulais pas et ne veux pas arrêter. Une fois qu'on a goûté à un train de vie confortable, c'est dur de retourner dans la vie ordinaire.» Ce témoignage a été écrit en 2015. Depuis, Marie n'a plus de contact avec son amie. «Je sais qu'elle n'a pas arrêté. On s'est perdues de vue.»

«Personne ne souhaite dire qu'il se prostitue.»

Ouvrir les yeux

Il aura fallu l'affaire de la publicité du site RichMeetBeautiful pour ouvrir les yeux sur le phénomène de la prostitution étudiante. Et cela énerve beaucoup Marie Meunier. Elle qui a organisé, sous son étiquette PS, des conférences, notamment dans les universités, sur la prostitution. «100 euros la passe, 50 euros la pipe», disait son affiche, où elle n'hésitait pas à se mettre en scène elle-même pour l'illustration choc. «C'est cru. Mais comme ça, le message était clair.»

Son objectif? Conscientiser, limiter les abus, et pousser à réfléchir sur la mise en place de systèmes d'aide. «Je ne suis pas abolitionniste. Je ne suis d'ailleurs pas dans les petits papiers des féministes. Mais il faut faire prendre conscience du problème.» Car pour Marie Meunier, les conséquences pour les jeunes sont indéniables. L'isolement. La perte de contact avec les amis, parce qu'au lieu de sortir boire un verre entre potes, les filles filent à leur rencard. La difficulté à nouer une vraie relation amoureuse, aussi.

Et le danger... Renaud Maes, sociologue à l'ULB et auteur d'une étude sur les nouvelles formes de prostitution (lire aussi L'Echo de vendredi), explique: «Les étudiantes n'ont pas de mécanisme de soutien des prostituées plus âgées, qui attireront leur attention sur les clients à risque... Le Sugardating a un côté 'idyllique', mais elles prennent beaucoup plus de risques, elles sont à la merci de leurs clients.» Le témoignage de Lise, étudiante en sciences politiques à Mons, est à cet égard explicite: «Je me suis fixée des règles: un ou deux hommes par semaine, un par jour pendant les vacances. Des clients que je reçois chez moi, dans mon studio, cosy et bien rangé, avec une bombe lacrymo sous l'oreiller et le téléphone de ma meilleure amie, ma seule confidente, à portée de main.»

L'autre risque, c'est le décrochage scolaire. «J'ai commencé à sécher de plus en plus les cours, et j'ai fini par rater ma deuxième année, raconte Pauline. J'ai commencé à réduire

la cadence des sorties pour donner une chance à mon redoublement.» Renaud Maes insiste néanmoins: «Ces étudiantes continuent à se définir comme telles. Et s'accrochent à leur projet d'étude.»

Engrenage

Mais pourquoi sombrent-elles? «Elles ont souvent du mal à trouver un job étudiant», dit le chercheur. Via le bouche à oreille, souvent par «filiation», elles se lancent un soir.

Comme le raconte Alice. La jeune fille a bénéficié d'une aide du CPAS, mais pas de bourse pour payer ses études de droit. Après sa première année, elle en a eu marre de «se serrer la ceinture», y compris socialement. «Ma vie sociale était à peu près égale à celle de Robinson Crusoe.» Elle a commencé à sortir, en faisant des choix. Soit manger, soit boire un verre. «Parfois je faisais quelques jours sans manger.» Elle a fini par craquer devant une amie. «Je vois encore son petit sourire quand j'ai fini de tout lui expliquer. Et je me rappelle cette phrase qui a tout fait basculer dans ma tête: 'fais comme moi, vends tes services! J'ai dû m'asseoir... choquée. Un mois plus tard, je m'inscrivais sur un site de rencontre. Mon annonce a récolté des centaines de réponses. Mon premier client m'a remercié de 1.000 euros pour une nuit. C'est comme ça que tout a com-

mencé.»

«Je me rappelle cette phrase qui a tout fait basculer dans ma tête: fais comme moi, vends tes services.»

Comment décrocher après cela... «C'est difficile d'en sortir. L'argent rentre rapidement. La première fois passée, une deuxième fois suit, rapidement, pour éponger une dette», confirme Renaud Maes. Et puis, il y a les frais liés à l'activité: le maquillage, la lingerie, les sextoys, les soins de santé, l'entretien du corps... La drogue aussi, récréative, apportée par les clients ou... pour tenir le coup. C'est l'engrenage qui s'enclenche. L'argent rentre rapidement, 1000 euros, voire plus, pour une nuit. Le tarif d'une escort. Le prix à payer pour de la chair fraîche, jeune, jolie, et... pas professionnelle. «Souvent chez les clients qui recherchent des étudiantes, il y a la volonté d'être face à une jeune femme qui ne soit pas une experte du sexe. Une volonté d'initiation», dit le chercheur.

Ces messages, tabous, sont difficiles à faire passer. «C'est fou, à la conférence que

j'ai donnée à Mons, des gens de l'UCL, sont venus. Ils m'ont posé des questions, m'ont demandé comment agir. Par contre, l'UMons m'a censurée. La conférence avait lieu en même temps que les portes ouvertes. Je faisais tache...»

Mons. Tiens, la ville socialiste par excellence, le fief d'Elio Di Rupo. «Je l'avais invité, il n'est pas venu, il n'avait pas le temps, dit Marie Meunier, qui avoue ne pas avoir trouvé beaucoup d'écho au sein même de son parti. Je n'ai jamais entendu personne sur cette question. Et durant mes conférences, je n'étais pas prise au sérieux.» Et maintenant? «La prise de conscience est là, il faut faire quelque chose.»

Pour Marie Meunier, c'est sur la prévention qu'il faut travailler. «Il faut arrêter d'en faire un tabou. Il ne faut pas juger ces personnes, il faut les aider. Et leur montrer qu'il y a des solutions à leurs problèmes financiers parce que les jeunes sont précarisés de plus en plus tôt.» Comment? «Les CPAS, les unifs, font leur travail. C'est ailleurs qu'il faut agir.» Marie Menier pointe les loyers des kots, les tranches de revenus qui ne bénéficient pas d'aide, mais qui ne permettent pas pour autant de s'en sortir. «Je n'ai pas la solution miracle. Mais il faut y réfléchir. Je n'attends que cela.»